

## Séquence I. Interrogations philosophiques : connaissance du monde, sens de la vie et quête du bonheur.

Texte 1. Lucrèce, *De Rerum Natura*, livre II, vers 1 à 19.

### Commentaire

## Sérénité du sage épicurien

*carmina sublimis tunc sunt peritura Lucreti,  
exitio terras cum dabit una dies;*

« Les vers du sublime Lucrèce périront  
Le jour où l'univers sera détruit. »

Ovide, *Amours*, I, 15, vers 23-24.

Du poète Titus Lucretius Carus, qui a dû vivre dans la première moitié du premier siècle avant notre ère, on ne sait rien, exceptées quelques citations éparses, et des légendes. Fut-il victime de censure, étant donnée la nature extrême de ses position philosophiques matérialistes ? Toujours est-il qu'on ne connaît de lui que son long poème didactique, *De la Nature*, épopée philosophique à la gloire d'Epicure. Cette œuvre unique, écrite en hexamètres dactyliques, dédiée à l'aristocrate Caius Memmius, a pour intention de libérer l'homme de ses craintes (en particulier religieuses) par la connaissance de la nature. Dans ses six livres, Lucrèce explique sa doctrine épicurienne basée sur la théorie des atomes, mais aussi que l'âme est matérielle, périt avec le corps, et que les dieux sont absents. Il montre par ailleurs une vision sombre et pessimiste de l'homme, dans le tableau qu'il fait de ses malheurs, en particulier la terrible description finale de la peste d'Athènes.

Les deux premiers livres traitent de la théorie des atomes, et le livre II commence par un passage célèbre sur l'attitude du sage face aux malheurs des hommes et sur les bienfaits de la philosophie.

### problématique et plan

Pour comprendre comment le sage épicurien conçoit le bonheur, sa vision de l'homme et le but qu'il attribue à la connaissance, nous verrons comment Lucrèce nous transmet son message dans un discours poétique et philosophique, en suivant trois axes : tout d'abord nous étudierons le tableau des misères humaines ici énumérées, puis la sérénité du sage qui s'oppose au malheur du commun des mortels ; enfin nous résumerons le contenu du message philosophique et moral de cette introduction du livre II.

## I. Tableau des misères humaines

Tout d'abord, pour mieux illustrer, par opposition, la sérénité qui caractérise le sage épicurien, Lucrèce dresse un tableau très sombre de l'existence des hommes normaux, soumis aux pires vicissitudes. Sa poésie lui sert à rendre plus frappant et pathétique ce tableau.

### **a. agitations et malheurs innombrables**

Le texte abonde en vocabulaire exprimant le malheur : l'agitation (*turbantibus*, v. 1 ; *vexari*, v. 3), la douleur (*dolor*, v. 18), la peine (*laborem*, répété vers 2 et 12), la peur (*metu*, v. 19), les maux et tourments en général (*malis*, v. 4 ; *miseras*, v. 14 ; *cura*, v. 19). La vie est pleine de dangers (*pericli* v. 6 et 15) et de souffrances. De plus, les hommes passent leur temps à lutter et rivaliser pour survivre : Lucrèce utilise l'image de la guerre, *belli certamina*, v. 5 (les sonorités des v. 5-6 en T et P font entendre la dureté de ces *combats*), et de nombreux verbes d'efforts, avec en particulier une énumération d'infinitifs aux v.10-13 : *quaerere*, *certare*, *contendere*, *niti*, *emergere*, *potiri*, aux sonorités marquées (en T et M), et qui s'achève avec des vers spondaïque (12), ou à dominante spondaïque (13), au rythme plus lent et pesant. Non seulement la vie n'est que trouble et souffrance, mais tout ceci est en vain.

### **b. errance sans but dans la tempête et les ténèbres**

En effet, ces efforts n'aboutissent à rien et sont voués à l'échec. L'homme est perdu dans un univers hostile et sans assurance de s'en sortir. Lucrèce utilise des métaphores spatiales, maritimes et visuelles qui deviennent des allégories de la vie humaine. Le début célèbre du texte (v. 1 et 2) évoque ainsi la tempête, les « vents qui agitent la plaine liquide », la « vaste mer », avec un travail des sonorités (*mari magno*), des allitérations et assonances (en R, T, S, A). Cette image maritime parlait au peuple commerçant et conquérant qu'étaient les Romains, et convient également parfaitement au style épique (évocation de l'*Odyssée*). L'autre image traditionnelle (v. 9-10) est celle de la vie comme un chemin : au v. 10, *viam* et *vitae* sont paronymes (jeu de mots) et placées l'un à la fin du vers, l'autre avant la césure. Mais ce chemin est impossible à trouver, la vie n'est qu'errance et quête sans but, au hasard : *passimque / errare atque viam palantis quaerere vitae*. D'autant plus que la route se fait dans les ténèbres, rien ne guide les hommes dans leur aveuglement (*caeca*, v. 14 ; *tenebris*, v. 15). La vie apparaît donc comme une traversée difficile, sans but, pleines de dangers et de luttes.

### **c. ton pathétique**

Enfin, Lucrèce prend en pitié ces hommes malheureux, et le ton devient nettement pathétique à la fin du passage, avec les exclamatives et invocations des v. 14-16, avec des allitérations en M (début du v. 14) et des assonances en I (vers 15) :

*O miseras hominum mentes, o pectora caeca!  
Qualibus in tenebris vitae quantisque periculis  
degitur hoc aevi quodcumque est!  
O misérables esprits des hommes, ô cœurs aveugles!  
Dans quelles ténèbres de la vie et quels grands dangers  
Se passe ce fragment de temps, aussi court soit-il !*

## **II. Sérénité du sage épicurien**

Dans un second temps, nous voyons que la tranquillité du sage s'oppose à ces misères humaines. Il assiste de loin à tous ces malheurs, conscient et serein, et savoure la douceur que lui apporte la connaissance.

### **a. contemplation**

L'activité qui caractérise le sage est la contemplation sereine, loin de l'agitation du monde. On trouve un vocabulaire important du regard (*spectare*, v. 2 ; *cernere*, v. 4 ; *tueri*, v. 5 ; *despicere*, v. 9 ; *videre*, v. 16), qui insiste sur l'attitude contemplative du sage, mais aussi sur sa lucidité, qui s'oppose à l'aveuglement des autres hommes. Le philosophe indique ainsi sa position privilégiée, en hauteur (*edita*, v. 8), teintée de mépris (*despicere*, v. 9), sa supériorité face aux autres (nommés par les indéfinis : *alterius*, v. 2 ; *quemquam*, v. 3 ; *alios*, v. 9).

### **b. douceur**

A l'opposé des malheurs des autres, le sage éprouve un sentiment de tranquillité (*serena*, v. 8) et de plaisir, marqué par les répétitions de *suave* au début du texte, en anaphore (v. 1, 4 et 5), dans des phrases que l'on peut lire comme des exclamatives (« qu'il est doux de... »), et le vocabulaire du plaisir et de la douceur : *jucunda voluptas* (v. 3), *fruatur / jucundo sensu* (v. 18-19) et *nihil dulcius quam* (v. 7, au comparatif, « rien n'est plus doux »).

### **c. retrait**

Surtout, la position du sage se caractérise par son retrait, son éloignement et il est, grâce à sa philosophie, à l'abri des maux. Lucrèce file les images maritimes et militaires : c'est depuis la terre (*e terra*, v. 2) qu'il voit la tempête, et le poète emploie surtout l'impressionnante image de la forteresse, *bene munita / edita*, vers 7-8, dont les remparts sont la sagesse (*doctrina sapientum*). Le vocabulaire de la protection, de la séparation, de l'éloignement, apparaît également tout au long du texte : *malis careas*, vers 4 ; *sine parte periculi*, vers 6 ; *sejunctus dolor absit* et *cura semota metuque*, vers 18-19. On peut noter dans ces derniers vers la répétition du préfixe de sé-paration, et le jeu de mot (paronomase) : *semota metuque*.

### **III. Message moral et philosophique : la doctrine épicurienne**

Enfin, nous pouvons dégager de ce double portait du sage et des malheurs des autres hommes la vision du monde et du bonheur qui est celle de la doctrine épicurienne.

#### **a. une sagesse qui vise le bonheur par le retrait du monde**

*Serena*, v. 8, est le mot clé du texte, le but de toute la philosophie d'Epicure, avec la recherche du plaisir, *voluptas*, vers 3. La sagesse (*doctrina sapientum*, v. 8) est conçue et évoquée comme permettant d'élever une forteresse (*edita munita*, v. 7-8) pour atteindre le bonheur, la tranquillité (*templa serena*, v. 8, apposé à *edita*). On peut noter encore ici les allitérations en T et D :

*sed nihil dulcius est, bene quam munita tenere*  
*edita doctrina sapientum templa serena,*  
Mais rien n'est plus agréable que d'occuper les hauteurs  
Bien protégées par le savoir des sages, temples tranquilles,

*Templa* désigne tout lieu sacré, c'est une image forte pour dire la tranquillité du sage, mais aussi ironique pour un athée. La connaissance n'est donc pas un moyen de pouvoir ou d'action (*opes, rerum potiri*, v. 13), seulement un moyen de vivre mieux. Au contraire, la quête du pouvoir et des possessions sont rejetées comme sources de maux, leur quête est parmi les causes du malheur des hommes.

#### **b. connaissance de la nature pour atteindre l'ataraxie**

La connaissance de la nature, le matérialisme, en particulier la théorie atomiste que Lucrèce va développer dans la suite du livre II, doivent donc servir à apaiser les craintes et aider à comprendre ce dont l'homme a besoin réellement, sans le superflu. La nature réclame (*naturam latrare*, v. 17) seulement l'absence de douleur (*dolor absit*, v. 18), c'est-à-dire l'ataraxie, l'absence de troubles, notion-clé de la morale épicurienne, l'absence de souci et de peur (*cura semota metuque*, v. 19). Elle demande seulement le plaisir des sens et de l'esprit (*mente fruatur/ jucundo sensu*, v. 18-19), et il suffit de l'écouter, ou de la voir : *nonne videre... ?*, v. 16. Lucrèce, après avoir interpellé les hommes malheureux et plaint leurs misères, lance cette interrogation rhétorique des derniers vers, avec une anacoluthie (*nisi* où on attendrait *quam*, v. 14-19) : « Comment ne pas voir / que la nature ne réclame rien d'autre pour elle, sinon... ».

La connaissance sert donc aussi à éliminer toutes les questions et activités inutiles ou dangereuses : il n'y a rien d'autre (*nihil aliud*, v. 17) que la satisfaction des besoins élémentaires de la nature.

La source de la sérénité du sage est donc la connaissance de la nature, le détachement face à tout le superflu et le rejet de tous les maux qui troublent cette tranquillité. Le but de l'existence n'est rien d'autre que de répondre à l'appel de la nature (*naturam latrare*, v. 17). Dans ce début célèbre du livre II de son poème philosophique, Lucrèce vante cette tranquillité, cette douceur de vivre propre au mode de vie épicurien, douceur d'autant plus grande qu'elle voit autour d'elle tous les hommes errer, lutter, souffrir, pour des buts que le sage réprouve, ou des causes illusoire. Il convient en effet pour qui veut vivre heureux, de voir la nature et l'homme tels qu'ils sont réellement, et de rejeter tout désir de pouvoir et de richesse, et même toute vie publique, source de trop maux, sauf pour prôner et enseigner aux autres la doctrine. Le sage ne sort de son isolement, de son Jardin d'Epicure ou de sa forteresse, que pour plaindre et exhorter les hommes à rechercher avec plus de discernement le vrai bonheur.